

STOCKMANS Cécile

ROMA1

Composition Française  
Exercices de style : L'INCIPIT

Mme A.-R. Delbart

Année 2004-2005

## **Table des matières**

### **1. Lecture commentée de trois incipit**

#### **1. Son frère, Philippe Besson**

- a) Enonciation de l'incipit
- b) Analyse de cet incipit

#### **2. La femme de Gilles, Madeleine Bourdouxhe**

- a) Enonciation de l'incipit
- b) Analyse de cet incipit

#### **3. Jacques le fataliste et son maître, Denis Diderot**

- a) Enonciation de l'incipit
- b) Analyse de cet incipit

### **2. Ecriture d'un incipit**

CommuneLangue.COM

## 1. Lecture de trois incipit

### 1. Son frère, Philippe Besson

#### a) Énonciation de l'incipit

« Le 31 juillet,  
Thomas meurt.

Thomas accepte de mourir. C'est ici, dans la maison de Saint-Clément, la maison de l'enfance, qu'il choisit d'attendre de mourir. Je suis auprès de lui. C'est encore l'été. J'ignorais qu'on pouvait mourir en été.

Je croyais que la mort survenait toujours en hiver, qu'il lui fallait le froid, la grisaille, une sorte de désolation, que c'est seulement ainsi qu'elle pouvait se sentir sur son terrain. Je découvre qu'elle peut tout aussi bien exercer sa besogne en plein soleil, en pleine lumière. Je songe que Thomas l'accueillera en pleine lumière. »

#### b) Analyse de cet incipit

L'auteur ouvre son roman en donnant une date : « Le 31 juillet ». Nous avons « Le 31 juillet » et non « Ce 31 juillet » ou « Un 31 juillet ». Nous avons une précision temporelle mais pas plus indiqué. Nous avons à la fois une précision et une imprécision. Une sorte de distance temporelle sépare l'événement de l'écriture. L'auteur cherche à évoquer la continuité du temps. Si nous lisons la suite, nous nous rendons compte que le roman est présenté comme un journal.

« Thomas meurt. » : Le lecteur est déjà confronté au dramatique événement majeur de l'histoire. L'auteur nomme un personnage.

« Thomas meurt. » « Thomas accepte de mourir. » : L'auteur mentionne à deux reprises presque successives le nom du personnage et il emploie deux fois le verbe « mourir ».

Cela accentue l'importance de cette triste réalité.

«... la maison de Saint-Clément, la maison de l'enfance...» Nous pouvons émettre un parallèle entre ces deux éléments. Tout d'abord, la répétition du mot « maison ». Et ensuite, on peut voir dans « Clément » et « enfance » une correspondance phonique, une sorte de rime qui exprime la nostalgie. Thomas retourne au point de départ.

«...attendre de mourir... » est aussi ici une façon d'arrêter le temps pour enfin le prendre tout entier.

« Je suis auprès de lui. ». On passe de la troisième personne à la première personne. Le « Je » est le narrateur de l'histoire. Il est aussi un personnage du roman. Nous avons encore une correspondance phonique entre ces deux termes : « suis » et « lui ». Ceci peut nous donner un indice. Il s'agit de deux frères.

« C'est encore l'été » : Il y a un retour cyclique du temps. Le « encore » pourrait souligner la durée de cet été.

« J'ignorais qu'on pouvait mourir en été. » : Nous pouvons noter un changement de temps. Nous sommes maintenant dans le passé.

« Je croyais que la mort survenait toujours en hiver » : Nous avons une allitération en « r ».

Le « r » rend un sentiment d'amertume. Il accuse le sort.

« ... qu'il lui fallait le froid, la grisaille, une sorte de désolation, que c'est seulement ainsi qu'elle pouvait se sentir sur son terrain. » Nous avons, de nouveau une allitération en « r » qui exprime encore l'injustice de cette mort, et une allitération en « l ». Le « l » est un « l » résigné. Nous sentons son désespoir, son impuissance face à ce qui arrive.

« Je découvre qu'elle peut tout aussi bien exercer sa besogne en plein soleil, en pleine lumière » : Nous avons un retour de l'utilisation du présent. La mort ne fait pas de sentiment. Elle accomplit sa besogne par tout temps. Elle ne craint rien, pas même le soleil et la lumière. Nous avons une allitération en « l » dans « plein », « soleil », « pleine », « lumière ».

Le « l » insiste sur la douceur, la sérénité, la clarté aveuglante de cet été. Le soleil et la lumière peuvent paraître les protecteurs des hommes.

« Je songe que Thomas l'accueillera en pleine lumière. » : Thomas ne craindra peut-être plus la mort grâce à la force de la lumière. Il sait bien qu'il ne la guérira pas. Mais elle sera là. Sa présence suffira. L'allitération en « l » dans les mots « l' », « accueillera », « pleine », « lumière » rend cette impression. L'allitération en « r » dans « accueillera » et « lumière » est comme une victoire sur la mort.

L'écriture est profonde, sobre et imprégnée de lumière. Les mots sont authentiques. Les premières lignes ont déjà cette beauté mélancolique qu'on peut retrouver dans la suite du roman. Le lecteur sait déjà à quoi s'attendre : L'incipit annonce un drame et mieux encore un chant funèbre.

Cet incipit m'a beaucoup marqué. Il m'a donné l'envie de poursuivre le roman. On se demande comment Thomas se familiarisera avec cette mort et tout ce qui s'ensuit : l'attente, la peur, la souffrance... Comment vont-ils parcourir ce chemin ? Comment ce sera après ?

## 2. La femme de Gilles, Madeleine Bourdouxhe

### a) Enonciation de l'incipit

« Cinq heures... Il va bientôt rentrer... » se dit Elisa. Et voilà qu'à cette idée elle ne peut plus rien faire.

Elle a frotté, lavé, fourbi durant toute la journée, elle a préparé une soupe épaisse pour le dîner – ce n'est pas la coutume du pays de manger lourdement le soir, mais c'est nécessaire pour lui qui, à l'usine, ne déjeune que de tartines aux œufs. Et maintenant, ne fût-ce que pour mettre le couvert, ses bras s'engourdissent et retombent inertes le long de son corps. Un vertige de tendresse la fige, immobile et haletante, accrochée des deux mains à la barre de nickel du fourneau.

C'est chaque jour la même chose. Gilles sera là dans quelques minutes : Elisa n'est plus qu'un corps sans force, anéanti de douceur, fondu de langueur. Elisa n'est plus qu'attente. »

## b) Analyse de cet incipit

La phrase d'ouverture est mise entre guillemets. Cette phrase doit être perçue comme un rite : Elisa se la dit tous les jours à la même heure. Nous pouvons relever une allitération en « r » dans les mots « heures » et « rentrer » qui confirme ce que nous avons dit plus haut. Le « r » résonne comme une circonstance cyclique. Les points de suspension expriment d'une part un renforcement de constatation : Il est déjà cinq heures ; et d'autre part une impatience de sa rentrée à la maison. L'auteur nomme son premier personnage. Elisa comporte une résonance douce et lyrique.

« ... à cette idée » : Cette pensée la tétanise.

« ... elle ne peut plus rien faire. » : C'est la conséquence. Nous avons une sorte de cause à effet. Cela rejaille sur son physique. Elisa est passive. Elle attend son retour.

« Elle a frotté, lavé, fourbi durant toute la journée, elle a préparé une soupe épaisse pour le dîner –... » : Elisa est femme au foyer. Tous les jours se suivent et se ressemblent. Et en même temps nous avons l'impression que chaque heure est prise en compte.

Chaque heure correspond à quelque chose. Le tiret sert à séparer d'un contexte une proposition. Cette proposition a son importance. Elle contient un élément à relever « l'usine ». Le roman se passe en milieu ouvrier. Les personnages seront inscrits dans ce milieu. On peut situer le cadre social. Le monde ouvrier jouera un rôle dans ce roman : Elisa est un personnage simple. Elle aime envers et contre tout.

« Et maintenant, ne fût-ce que pour mettre le couvert, ses bras s'engourdissent et retombent inertes le long de son corps. » : Nous avons une allitération en « r » dans les mots « bras » ; « s'engourdissent » ; « retombent » ; « inertes » ; « corps ». Le « r » rend le poids de ses bras.

« Un vertige de tendresse... » : est la raison de son inertie, de sa passivité. Le vertige que donne ici la tendresse est une sorte d'exaltation, d'ivresse, une euphorie intense. L'amour pour son mari atteint une puissance inouïe dans sa nudité même, dans sa simplicité.

« C'est chaque jour la même chose. » : Tous les jours se suivent et se ressemblent. Le « chaque » et le « même » accentuent sur le quotidien.

« Gilles sera là... » : Pour Elisa, Gilles représente tout. Lui faire à manger, s'occuper de la maison, tout la ramène à Gilles.

« ...Il va bientôt rentrer... dans quelques minutes » : Le « bientôt » devient « quelques minutes ». Le temps s'écoule lentement. Le temps paraît long sans lui.

Le double point annonce l'état dans lequel se trouve Elisa, sachant sa rentrée imminente.

« ... : Elisa n'est plus qu'un corps sans force » : La rentrée de Gilles à la maison a un effet saisissant sur Elisa autant d'un point de vue psychologique que physique, comme nous l'avons vu précédemment.

« ... anéanti de douceur, fondu de langueur » : Nous avons deux couplages. Nous avons en présence deux répétitions syntaxiques avec à chaque fois un appel de sens. Cet appel de sens représente le renforcement.

« Elisa n'est plus qu'attente » : Elle subit bien volontiers son emprise. Nous pouvons remarquer une assonance en « a » dans « Elisa » et « attente ». Le « a » rend la durée du temps. Nous avons l'impression que tout ce temps passé finit par s'additionner et créer une atmosphère langoureuse.

Il y a une luminosité dans l'écriture. Nous avons dès les premières lignes du roman un rythme qui nous touche, nous porte et qui nous surprend. Cet incipit m'a tout de suite plu. Nous rentrons tout de suite dans l'intimité de cette femme. Elisa est avant tout une femme et elle aime. Elle peut nous paraître passive et soumise mais elle a une force intérieure inouïe.

Tout est dans l'équilibre, le dépouillement et la pudeur. Tout se jouera plus dans les gestes et les silences que dans les mots.

### 3. Jacques le fataliste et son maître, Denis Diderot

#### a) Enonciation de l'incipit

« Comment s'étaient-ils rencontrés ? Par hasard, comme tout le monde. Comment s'appelaient-ils ? Que vous importe ? D'où venaient-ils ? Du lieu le plus prochain. Où allaient-ils ? Est-ce que l'on sait où l'on va ? Que disaient-ils ? Le maître ne disait rien, et Jacques disait que son capitaine disait que tout ce qui nous arrive de bien et de mal ici-bas était écrit là-haut. »

#### b) Analyse de cet incipit

Cet incipit peut faire penser au roman de Caylus, *Les Confidences réciproques* (« Où allaient-ils, où voulaient-ils aller ? Je n'en sais rien. Ils ne le savaient pas trop eux-mêmes »).

Le rapport entre l'auteur et le lecteur n'est pas traditionnel. Généralement, l'auteur s'efface derrière ses personnages. Le lecteur oubliant l'existence de l'écrivain, oublie qu'il est en train de lire une œuvre de fiction. Mais ici comment le lecteur pourrait-il oublier l'existence de l'auteur ? D'emblée l'auteur se manifeste en interpellant le lecteur. Diderot se place dans le roman plus comme un observateur de ses personnages que comme un créateur de ses personnages. Il observe d'abord ses personnages pour après en témoigner. Il est ainsi le commentateur de son propre récit. Il ne sait pas tout des personnages. Il est de ce fait sur le même plan que le lecteur. Le lecteur ainsi que l'auteur découvrent en même temps les personnages. Le lecteur est donc pris en compte. Le lecteur est comme un personnage invisible. Il accompagne les personnages.

Nous assistons à un jeu de questions réponses. Les questions sitôt posées, sont aussitôt escamotées. Diderot refuse de présenter ses personnages. Il refuse d'être un romancier omniscient. Il détruit par là toute convention romanesque. Il parodie le genre romanesque. *Jacques le Fataliste et son maître* est un antiroman. Le lecteur peut en être déconcerté mais en même temps il est séduit par tant de verve moqueuse.

Le titre revient dans l'incipit. Nous retrouvons les deux personnages essentiels du roman : Jacques et son maître. Nous avons également une sorte de définition primaire de ce qu'est un fataliste : «... Jacques disait que son capitaine disait que tout ce qui nous arrive de bien et de mal ici-bas était écrit là-haut. »

Le style est bref et rapide. Diderot use d'une langue expressive. Il a le sens du mot précis. Il dit les choses simplement. Le récit est constitué à la troisième personne. Nous avons une pluralité de voix. En effet, premièrement, le récit rapporté par un auteur extérieur au récit ; deuxièmement, les interventions de l'auteur destinées au lecteur ; troisièmement, les questions préconçues du lecteur.

L'incipit peut nous paraître décousu. En réalité, cette apparence de décousu forme déjà un sens. Si comme le croit Jacques, le destin nous gouverne, nous ignorons en revanche tout ce

qui est « écrit là-haut ». Faute de ce savoir, tout paraît dès lors décousu et incohérent tout comme la vie.

## 2. Ecriture d'un incipit

Monsieur René prend tous les jours son train à seize heures trente-quatre.

Cela fait maintenant treize ans.

René est marié. Il a trois enfants.

Aujourd'hui, René a quarante ans. Il sait qu'il ne rajeunit pas. Il l'a bien vu ce matin devant la glace. Mais ce n'est pas pour cette raison qu'aujourd'hui, René a peur.

« Non ce n'est pas pour cette raison ». Il se le redit tout haut pour se convaincre. René parle souvent tout seul.

Il allume la lumière. Il n'y a encore personne dans ce grand appartement. Sa femme, Juliette, rentrera d'une minute à l'autre. René hésite. Il se tâte. Il ne sait plus. Il s'était pourtant enfin décidé hier. Et puis voilà le téléphone a sonné...

*CommuneLangue.COM*